



Article professionnel

Article

2017

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Matthieu 27,32-44: Jésus crucifié

Grandjean, Michel

How to cite

GRANDJEAN, Michel. Matthieu 27,32-44: Jésus crucifié. In: Lire et dire, 2017, vol. 3, n° 113, p. 24–30.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:95336>

Matthieu 27,32-44 : Jésus crucifié

Si on lit régulièrement, lors de la semaine sainte, les textes de la Passion, on ne s'y arrête généralement pas dans la prédication. Pudeur ? timidité théologique ? manque de temps ?

Paul a beau dire aux Corinthiens qu'il ne sait rien « *sinon Jésus Christ et Jésus Christ crucifié* » (1 C 2,2), la crucifixion en tant que telle est rarement prêchée.

C'est ainsi qu'il faut souvent aller chercher chez les artistes des échos de l'atrocité du supplice du Christ. Par exemple chez un peintre comme Matthias Grünewald, avec le retable d'Issenheim (1512-1516, aujourd'hui au Musée Unterlinden de Colmar), où le Christ se donne à contempler sur la croix couvert de pustules buboniques. Ou chez un écrivain comme Mikhaïl Boulgakov, qui écrit ces lignes insoutenables dans *Le maître et Marguerite* (achevé en 1940 ; 1^{ère} partie, ch. 16, trad. Claude Ligny) :

« Yeshoua, lui, avait eu plus de chance. Dès la première heure il était tombé plusieurs fois en syncope, et, depuis, il avait sombré dans l'inconscience. Sa tête pendait sur sa poitrine, et son turban s'était déroulé. Aussi était-il littéralement couvert de mouches et de taons, au point que son visage avait disparu sous un masque noir et grouillant. Son aine, son ventre, ses aisselles étaient envahis de taons gros et gras qui suçaient son corps nu et jaune. »

1. Notes exégétiques

Ces notes s'inspirent en premier lieu du commentaire d'Ulrich Luz : *Das Evangelium nach Matthäus*, t. 4, EKK, 2002.

Si le chemin qui mène à la croix occupe une place importante dans la piété catholique (avec les « quatorze stations », dont toutes ne sont pas bibliques, souvent représentées dans les églises), la marche vers le calvaire et la crucifixion elle-même sont en définitive peu présentes dans la piété réformée contemporaine.

Le récit de Matthieu 27,32-44 se fonde de près sur celui de Marc 15,21-32. Comme le relevait le réformateur Wolfgang Musculus, la sobriété de la mention de l'acte de la crucifixion (trois mots seulement au v. 35 : σταυρώροντες δὲ αὐτὸν - *staurôrontes de auton*), l'absence de toute indication sur les souffrances de Jésus, frappent d'autant plus que certains détails, à première

vue anodins, trouvent leur place dans la péricope, comme le partage des vêtements.

a) Remarques exégétiques

Simon de Cyrène, porteur de la croix (v. 32) : inconnu par ailleurs, ce juif de la diaspora n'intéresse guère l'évangéliste (qui ne reprend pas l'information de Mc selon laquelle il serait le père d'Alexandre et de Rufus). À l'inverse, il occupe une place considérable dans la tradition, étant le premier homme à se charger, de façon littérale, de la croix (cf. Mt 10,38). Pour Luther, il est « *l'image de tous les chrétiens* ». Mais Calvin ne s'arrête pas à lui dans son sermon.

Golgotha (v. 33-34.) : selon l'interprétation que reprend Matthieu, le « *lieu du crâne* » en araméen. Origène voyait la croix dressée au lieu même où Adam était mort (d'où le crâne d'Adam au pied de nombreuses représentations de la croix, et cela dès le neuvième siècle). Jérôme (que reprendra sans le dire Calvin) imaginait ici une allusion aux crânes des gens exécutés au gibet. Il s'agit plus vraisemblablement et plus simplement d'un toponyme lié à la forme d'un rocher.

Le « *vin mêlé de myrrhe* » de Marc est transformé par Matthieu en « *vin mêlé de fiel* », de façon à renforcer (comme il le fait habituellement) les liens entre les Écritures et l'événement de Jésus Christ. En l'occurrence, c'est d'un renvoi au Psaume 69,22 qu'il s'agit.

Le partage des vêtements (v. 35) : après la mention, dans une simple proposition participiale, de la crucifixion proprement dite, vient une première allusion au Psaume 22 : « *ils se partagent mes vêtements et tirent au sort mes habits* » (comme en Mc 15,24). Matthieu ne s'intéresse pas aux détails de la crucifixion mais en renvoyant de façon répétée aux Psaumes, il fait valoir que la passion du Christ s'inscrit dans le plan de Dieu. Cette insistance est source de confiance pour la personne qui lit le texte : ce qui est en train de se passer est terrible, mais était prévu.

L'écriteau (v. 36-37) : « *Celui-ci est Jésus, le roi des juifs* » : l'usage d'un tel écriteau désignant les condamnés est très rarement attesté chez les Romains. Dans le récit de Matthieu (comme chez Mc avant lui), cette confession de foi édictée par l'autorité romaine (et qui constitue donc le premier écrit du Nouveau Testament !) prend une valeur particulière : toute puissance ici-bas, même la plus hostile, est appelée à reconnaître, fût-ce malgré elle la seigneurie du Christ.

Les insultes (v. 38-44) : Tous insultent Jésus : les bandits crucifiés de chaque côté de Jésus (v. 38), les simples passants (v. 39-40), les scribes et les anciens (v. 41-43), à nouveau les bandits qui, contrairement au récit de Luc 23,40-43, l'agonissent d'injures unanimes (v. 44). Alors même que le crime de Jésus, selon le grand prêtre, avait été qualifié de blasphème (26,65), Matthieu renverse l'accusation : le blasphémateur n'est pas sur la croix, ce sont ceux qui l'insultent qui blasphèment (v. 39 : ἐβλασφήμουν - *eblasphènoun*). La toute-faiblesse de Jésus est ici manifeste : alors qu'il avait remis Pierre à sa place, à Gethsémani, en évoquant ces « douze légions d'anges » que le Père pourrait mettre à sa disposition (Mt 26,53), alors qu'il aurait dit (selon l'accusation de Mt 26,61) qu'il était capable de détruire le temple et de le rebâter en trois jours, Jésus reste totalement passif : il n'apparaît jamais dans ces versets comme sujet d'aucun verbe (sinon dans les propos des moqueurs), comme si l'objectivation grammaticale traduisait ici la dépossession de toute puissance. Les mots de Matthieu 16,25 (« *quiconque veut sauver sa vie la perdra* ») trouvent ici leur aboutissement.

Comme l'observe Ulrich Luz, on a ici affaire à une ironie au second degré : les moqueurs font de l'ironie à bon compte : « *si tu es le Fils de Dieu* (sous-entendu : ce que nous ne croyons pas), *descends de la croix !* », « *il est roi d'Israël* » (sous-entendu : à ce qu'il prétend). Or cette ironie va se retourner contre ceux qui la manient puisqu'aussitôt après se manifestent des signes cosmiques (le déchirement du voile du Temple, le tremblement de terre, les résurrections des saints défunts, v. 51-53) qui conduiront le centurion à la foi (v. 54). À la lumière de la résurrection du chapitre 28, ces insultes perdent définitivement consistance, comme si les moqueurs étaient moqués.

a) Synthèse

Le récit de Mathieu, qui suit de près celui de Marc, montre Jésus dans toute son objectivation (lequel n'apparaît comme sujet que dans la phrase « *il ne voulut pas boire* », v. 34). Ce récit ne s'attarde ni aux détails du supplice ni aux souffrances endurées par Jésus, mais décrit le contexte : le geste (contraint) de Simon de Cyrène, le partage des vêtements, l'écrêteau ironique et surtout les insultes de ceux qui meurent avec lui ou qui viennent tout exprès pour l'accabler de leurs moqueries elles aussi ironiques.

Or, la relative discrétion de Matthieu vient du fait que ses lecteurs ont probablement vu le corps de suppliciés sur des croix : dès lors, point n'est besoin d'en rajouter (l'évangéliste n'a rien d'un doloriste !). Or, l'exaltation du Christ ressuscité est à la mesure de l'abaissement sordide de la mort sur la croix

(cf. Ac 5,30-31, ou Ga 3,13-14), et cet abaissement n'est plus guère perçu dans toute son horreur depuis qu'au quatrième siècle l'exécution sur la croix a – Dieu merci ! – été proscrite dans l'empire romain. Mais peut-on vraiment espérer comprendre Philippiens 2,8 (« *il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix* ») sans prendre le temps, précisément, de la méditation de la croix ? Sans relire, sinon Boulgakov, du moins Elie Wiesel ? Comme cette page de *La nuit*, son premier livre (paru en 1958) :

« Puis commença le défilé. Les deux adultes ne vivaient plus. Leur langue pendait, grossie, bleutée. Mais la troisième corde n'était pas immobile : si léger, le petit garçon vivait encore...

Plus d'une demi-heure il reste ainsi, à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux. Et nous devons le regarder bien en face. Il était encore vivant lorsque je passai devant lui. Sa langue était encore rouge, ses yeux pas encore éteints.

Derrière moi, j'entendis le même homme demander :

– Où donc est Dieu ?

Et je sentais en moi une voix qui lui répondait :

– Où il est ? Le voici – il est pendu ici, à cette potence...

Ce soir-là, la soupe avait un goût de cadavre. »

On va voir encore que Calvin évoque le rejet du Christ sur cette potence qu'est la croix, et qu'il le fait dans le but de mieux faire comprendre aux fidèles que Dieu, à l'inverse, ne les rejette pas.

2. Un sermon de Calvin sur Matthieu 27, 32-44

Comment Calvin rend-il compte de la passion du Christ ? Il se trouve que quelques sermons sur des thèmes christologiques de première importance ont fait l'objet d'une publication en 1558 (*Plusieurs sermons de Jehan Calvin touchant la divinité, humanité et nativité de nostre Seigneur Jesus Christ, touchant sa passion, mort, resurrection, ascension, et dernier advenement...*, Genève, Conrad Badius). Le texte qui suit est tiré du sixième sermon sur la Passion (d'après CO 46, 903-906).

On y voit Calvin rappeler l'horreur du lieu (sa description des têtes qui roulent a de quoi faire frémir !), dans le but unique de souligner, conformément à Galates 3,13, que la malédiction pèse sur le Christ en croix. Il s'arrête ensuite

longuement sur les moqueries dont le Christ est victime, mais c'est pour souligner à l'inverse quelle doit être l'attitude chrétienne : si tout espoir paraît anéanti, c'est encore vers Dieu qu'il faut se tourner : il montrera un jour qu'il est notre Père et qu'il ne nous oublie pas.

« Il est dit ici que notre Seigneur Jésus a été mené au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire 'lieu de la tête'. Le mot hébreu d'où il provient signifie 'rouler'. On employait ce nom parce que, quand un corps pourrit, on trouve la tête toute sèche, et comme une boule qui roule. On appelait donc ce lieu Golgotha, parce que beaucoup de malfaiteurs y étaient punis et qu'on y voyait les têtes. Il nous faut ici nous rappeler ce que dit l'Apôtre dans l'épître aux Hébreux, que notre Seigneur Jésus Christ a été mené hors de la ville, ainsi qu'on faisait pour les sacrifices, même ceux qu'on brûlait, et dont le sang était porté au Temple pour effacer les péchés du peuple.

Or, on disait qu'un tel sacrifice était comme une malédiction : il fallait donc qu'il soit rejeté au loin. Voilà le Fils de Dieu qui a voulu prendre cette condition sur soi, afin que nous sachions qu'à la vérité nous sommes maintenant affranchis devant Dieu et pardonnés [litt. absous]. Car nous méritons que Dieu nous rejette et même qu'il déploie sur nous sa terrible vengeance quand il regarde quels nous sommes.

Il n'y a donc pas d'autre moyen d'acquérir la grâce que de venir à notre Seigneur Jésus Christ et d'avoir en lui notre unique refuge. En effet, nous sommes déchargés d'un tel fardeau dans la mesure où il a voulu être comme maudit et objet de haine pour nous, pour que nous trouvions faveur devant Dieu et que nous lui soyons agréables. En effet, bien que Pilate son juge l'ait déjà déclaré juste à plusieurs reprises, il fallait toutefois qu'il reçoive en sa personne tout ce qui était nécessaire pour nous racheter, car il était notre gage et il a fallu qu'en toute chose et par toute chose il réponde pour nous.

Ainsi donc, après avoir pris conscience que notre Seigneur Jésus a ainsi été rejeté comme quelqu'un qui serait indigne d'être de la compagnie des hommes, ou même comme quelqu'un qui serait à tel point contagieux qu'on ne pourrait pas le supporter, oui, après avoir pris conscience de tout cela, apprenons à le suivre et à renoncer au monde, comme nous y sommes exhortés dans ce passage.

Et s'il faut qu'on se moque de nous, qu'on nous retranche comme des membres pourris, qu'on nous déteste, (eh bien) supportons tout cela avec patience, les yeux baissés, jusqu'à ce que vienne le jour où notre tristesse sera changée en joie, où Dieu essuiera les larmes de nos yeux. (Jusqu'à ce

que vienne le jour où) ce qu'on considère aujourd'hui comme une honte, sera pour nous changé en gloire, car il est certain que tout ce que nous endurons pour notre Seigneur Jésus Christ est plus honorable aux yeux de Dieu que toutes les cérémonies de ce monde. Voilà donc ce que nous avons à retenir quant au lieu.

Or l'Évangéliste ajoute que notre Seigneur Jésus s'est fait moquer de tous ceux qui passaient par là, et surtout des prêtres, des scribes et de leurs semblables. Et à quel propos ? 'S'il est Fils de Dieu, qu'il descende', disent-ils, et qu'il se sauve, car il a bien sauvé les autres. S'il est roi d'Israël, qu'il le montre. Nous voyons ici le terrible aveuglement de ces pauvres gens dont Satan a pris possession et qui n'ont plus ni bon sens ni discernement.

Voilà les prêtres qui auraient dû être les messagers [litt. anges] de Dieu, car il les avait ordonnés pour que sa parole et sa volonté soient connues par leur bouche. Voilà les scribes, experts en la Loi : et pourtant, en voulant anéantir notre Seigneur Jésus, ils montrent qu'ils foulent au pied toute l'Écriture sainte et toute la religion dont ils se vantaient. Quand on leur a parlé du messie auparavant, ils ont bien su répondre qu'il fallait qu'il naisse à Bethléem ; ils auraient aussi dû savoir que le Rédempteur qui leur était promis devait souffrir une telle mort. Et ce n'était pas une chose obscure : le passage d'Ésaïe était aussi clair que s'il avait fait le récit des souffrances de notre Seigneur Jésus. Ils auraient donc dû savoir qu'il était impossible de mieux présenter les choses que ce qu'a fait le prophète, même s'il en a parlé longtemps auparavant. Et puis il y a, tant en Zacharie qu'en Daniel, ces déclarations selon lesquelles Dieu devait rassembler son peuple et redresser son Église de cette façon : que le Rédempteur endure toute honte et toute malédiction devant le monde. Comment peuvent-ils ainsi mépriser le Fils de Dieu, alors qu'il s'acquitte de sa tâche exactement comme cela avait été annoncé par les prophètes ? Nous voyons ainsi que Satan les a égarés [litt. transportés], puisqu'ils oublient tout ce qu'ils savaient auparavant.

Ainsi, marchons dans la crainte de Dieu jusqu'à goûter sa parole, la recevoir avec respect et obéir à notre Seigneur Jésus Christ qui nous y est rendu présent. Car c'est en lui justement que nous trouverons la perfection de tout bien, pour autant que nous venions à lui avec humilité. Car si nous voulons nous jouer de Dieu, notre audace recevra son salaire, comme pour ces pauvres gens qui ont été égarés dans leur rage. Et pourtant, nous avons au contraire à faire notre profit de ces blasphèmes. Car c'est précisément parce que notre Seigneur Jésus a voulu être notre roi et notre chef qu'il ne s'est pas sauvé lui-même. Les ennemis de la vérité disaient : 'Qu'il se sauve, s'il est roi d'Is-

raël !' Mais il fallait qu'il souffre personnellement pour nous acquérir le salut. Pourquoi donc notre Seigneur Jésus ne s'est-il pas épargné ? Pourquoi a-t-il enduré une mort si amère et si honteuse, si ce n'est parce que nous devons être délivrés par une telle rançon ?

Nous avons donc à mépriser tous les suppôts de Satan et ses sujets [litt. vilains] qui proféraient ces blasphèmes dont l'Évangile fait le récit, et nous pouvons être d'autant plus certains qu'en vérité nous avons un roi qui a préféré notre salut à sa propre vie, qui a souffert tout ce qu'il fallait pour notre rédemption et qui n'a eu d'autre souci que de racheter ce qui était perdu. Car nous aurions été sans espoir si le Fils de Dieu nous avait laissés dans l'état où nous étions.

Puisqu'il a été ainsi plongé dans la mort, voilà le cœur de notre délivrance ! Puisqu'il a tout souffert avec une telle patience, voilà pourquoi maintenant Dieu étend sa main et sa force pour venir à notre secours dans le besoin. Il a donc fallu que notre Seigneur Jésus soit comme abandonné de Dieu pour qu'aujourd'hui nous sentions qu'il veille pour notre salut et qu'il sera toujours prêt à nous aider dans la nécessité. Ce faisant, apprenons aussi à nous armer contre de telles tentations, quand le diable viendra nous attaquer et voudra nous faire croire que Dieu nous a abandonnés et qu'il nous a tourné le dos, ou que c'est en vain que nous espérons en lui.

Sachons donc que Jésus Christ est le vrai modèle des fidèles et qu'il nous a montré le chemin de ce qu'il nous faut suivre, et que par conséquent il est juste de nous conformer à lui. Il a accepté que de si grands blasphèmes soient proférés contre lui, tout en résistant constamment, de telle sorte qu'ainsi la victoire nous a été acquise.

Combattons donc aujourd'hui quand le diable viendra nous assiéger comme pour renverser notre foi et pour nous fermer la porte qui nous permet d'avoir accès à Dieu, (nous donnant l'impression que Dieu) nous a complètement oubliés. Suivons notre Seigneur Jésus Christ et attendons l'heure où Dieu étendra son bras pour montrer qu'il a pitié de nous, qu'il est notre Père, même si pour l'instant il accepte que nous soyons renversés [litt. abattus]. »

Michel GRANDJEAN